

Le travail dans *Les Géorgiques* de Virgile, ou Ce que le vivant fait au vivant

par Marine Bretin-Chabrol – m.bretin-chabrol@univ-lyon3.fr

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris, 2005.

HADOT Pierre, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Gallimard, 2004.

PIGEAUD Jackie, « Introduction », in Virgile, *Géorgiques*, Les Belles Lettres (Classiques en poche), 1998, p. VII-LI.

Introduction

1 - HADOT Pierre, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Gallimard, 2004 :

p. 106 : « Si l'homme éprouve la nature comme une ennemie, hostile et jalouse, qui lui résiste en cachant ses secrets, il y aura alors opposition entre la nature et l'art humain, fondé sur la raison et la volonté humaines. L'homme cherchera, par la technique, à affirmer son pouvoir, sa domination, ses droits sur la nature.

Si, au contraire, l'homme se considère comme partie de la nature, parce que l'art est déjà présent, d'une manière immanente, dans la nature, il n'y aura plus opposition entre la nature et l'art, mais l'art humain, surtout dans sa finalité esthétique, sera en quelque sorte le prolongement de la nature, et il n'y aura plus alors rapport de domination entre la nature et l'homme. L'occultation de la nature ne sera pas perçue comme une résistance qu'il faut vaincre, mais comme un mystère auquel l'homme peut être peu à peu initié ». (...)

p. 110 : « L'homme prométhéen revendique un droit de domination sur la nature et, dans les siècles chrétiens, le récit de la Genèse dont nous avons parlé le confirmera dans la certitude d'avoir des droits sur la nature. (...)

« Ce n'est donc pas par la violence, mais par la mélodie, le rythme et l'harmonie qu'Orphée pénètre les secrets de la nature. Alors que l'attitude prométhéenne est inspirée par l'audace, la curiosité sans limites, la volonté de puissance et la recherche de l'utilité, l'attitude orphique est, au contraire, inspirée par le respect devant le mystère et par le désintéressement ». (...)

p. 111 : « En opposant attitude prométhéenne et attitude orphique, je n'ai pas voulu opposer une bonne et une mauvaise attitude. J'ai voulu simplement, par ce recours aux mythes grecs, attirer l'attention sur deux orientations qui peuvent se manifester dans le rapport de l'homme avec la nature, deux orientations qui sont aussi nécessaires l'une que l'autre, qui ne s'excluent pas nécessairement et sont souvent réunies dans le même personnage ». (...)

p. 112 : « D'une part, la nature peut se présenter à nous sous un aspect hostile, contre lequel il faut se défendre, et comme un ensemble de ressources nécessaires à la vie, qu'il faut exploiter. Le ressort moral de l'attitude prométhéenne – qui est d'ailleurs celui du *Prométhée* d'Eschyle –, c'est le désir de secourir l'humanité. Dans le *Discours de la méthode*, Descartes affirme que c'est « pour le bien général de tous les hommes » qu'il n'a pas voulu tenir cachées les découvertes qu'il avait faites en physique. Mais, d'un autre côté, le développement aveugle de la technique et de l'industrialisation, aiguillonné par l'appétit du profit, met en péril notre rapport à la nature et la nature elle-même.

D'autre part, la nature est à la fois un spectacle qui nous fascine, même s'il nous terrifie, et un processus qui nous englobe. L'attitude orphique, qui la respecte, cherche à préserver une

perception vivante de la nature, mais, à l'opposé de l'attitude prométhéenne, elle professe souvent un primitivisme qui n'est pas non plus sans danger ».

2 - Virg. G. p. 45-46 (trad. M. Rat, GF, 2022) : étiologie du *labor* :

« Le Père des dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile (*haud facilem*), et c'est lui qui le premier a fait un art (*per artem*) de remuer la terre, en aiguisant par les soucis les cœurs des mortels et en ne souffrant pas que son empire s'engourdît dans une triste indolence. (...) son but était, en exerçant le besoin (*usus meditando*), de créer peu à peu les différents arts (*uarias artis*), de faire chercher dans les sillons l'herbe du blé et jaillir au sein du caillou le feu qu'il recèle. (...)

v. 145-146 :

*tum uariae uenere artes : labor omnia uicit
improbis, et duris urgens in rebus egestas.*

alors vinrent les différents arts. Tous les obstacles furent vaincus par un travail acharné et par le besoin pressant en de dures circonstances ».

I, 118 : *improbis anser* = p. 45 : « l'oie vorace » qui ruine le travail des laboureurs et des bœufs ;

I, 388 : *cornix... improba* = p. 61, « la corneille importune » qui appelle la pluie ;

III, 431, serpent de Calabre *improbis* = p. 135 « il assouvit sa voracité *sans bornes* ».

I - La nature du travail agricole

a. Manipuler le vivant

3 – Virg. G. p. 50 (I, v. 197-203) :

« J'ai vu des semences, choisies (*selecta*) à loisir et examinées avec beaucoup de soin (*multo... labore*), dégénérer pourtant, si chaque année on n'en triait à la main les plus belles : c'est une loi du destin que tout périclité et aille rétrogradant. Tout de même que celui qui, à force de rames, pousse sa barque contre le courant, si par hasard ses bras se relâchent, l'esquif saisi par le courant l'entraîne à la dérive ».

b. Connaître et admirer la nature, l'orner par le travail

4 – Virg. G. p. 102 :

II, v. 490 : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas...*

« Heureux qui a pu connaître les causes des choses et qui a mis sous ses pieds toutes les craintes, et l'inexorable destin, et le bruit de l'avare Achéron !

II, v. 493 : *Fortunatus et ille deos qui nouit agrestis...*

Mais fortuné aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan, et le vieux Silvain, et les Nymphes sœurs ! (...) Celui-là ne voit autour de lui ni indigents à plaindre miséricordieusement, ni riches à envier ».

5 – Virg. G. p. 75 (II, v. 37-38) :

« Il y a plaisir (*iuuat*) à planter Bacchus sur l'Ismare et à vêtir d'oliviers le grand Taburne »

6 – Virg. G. p. 90 (II, v. 276-287) :

« Si, au contraire, tu choisis les pentes d'un terrain ondulé ou le dos des collines, sois large pour tes rangs ; mais qu'en tout cas l'alignement exact de tes ceps laisse entre eux des intervalles égaux et symétriques. Telle, au cours d'une grande guerre, on voit souvent la légion

déployer au loin ses cohortes (...). Que les allées soient toutes de dimensions égales, non pour que leur perspective repose seulement l'esprit, mais parce qu'autrement la terre ne fournira pas à tous les ceps une somme égale de forces et que les rameaux ne pourront s'étendre dans l'air libre ».

c. Joindre l'agréable à l'utile, et accéder au bonheur

7 – Virg. G. p. 99 :

II, v. 458-9: *O fortunatos nimium, sua si bona norint / agricolas*

« Ô trop fortunés, s'ils connaissaient leurs biens, les cultivateurs ! ».

II - L'homme : un vivant comme les autres ?

a. La continuité du vivant

8 – Virg. G. p. 114-115 (III, v. 66-68) :

*Optima quaeque dies miseris mortalibus aevi
prima fugit ; subeunt morbi tristisque senectus
et labor, et durae rapit inclementia mortis.*

« Les plus beaux jours de l'âge des malheureux mortels sont les premiers à fuir : à leur place viennent les maladies et la triste vieillesse, puis les souffrances, et l'inclémence de la dure mort nous prend ».

9 – Virg. G. p. 124 (III, v. 242-244) :

*Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque
et genus aequoreum, pecudes pictaeque uolucres
in furias ignemque ruont : amor omnibus idem.*

« Oui, toute la race sur terre et des hommes et des bêtes, ainsi que la race marine, les troupeaux, les oiseaux peints de mille couleurs, se ruent à ces furies et à ce feu : l'amour est le même pour tous ».

10 – Virg. G. p. 61-63 :

« A des signes non moins certains, tu pourras, pendant la pluie, prévoir et reconnaître le retour du soleil et des beaux jours. (...) Alors les corbeaux, le gosier serré, répètent trois et quatre fois des notes claires, et souvent, au haut de leurs couches, en proie à je ne sais quels transports d'une douceur insolite, ils mènent grand fracas entre eux dans le feuillage ; heureux (*iuuat*) sans doute, quand les pluies sont passées, de revoir leur petite progéniture (*progeniem paruam*) et leurs doux nids. Non pas que je croie que la divinité leur ait départi une intelligence (*ingenium*) ni le destin une prévoyance (*prudencia*) supérieure à la nôtre ; mais quand la température et la mobile humidité du ciel ont pris un nouveau cours, quand Jupiter mouillé par les autants tantôt condense ce qui était tout à l'heure léger, tantôt relâche ce qui était dense, les dispositions des âmes (*species animorum*) se trouvent transformées, et les cœurs (*pectora*) éprouvent alors des émotions (*motus... concipiunt*) tout autres que quand le vent poussait les nuées : de là le concert des oiseaux dans les champs, la joie des bêtes et les cris de triomphe (*ouantes*) que poussent les corbeaux ».

11 – Labores endurés par des non-humains :

I, v. 118 : *hominumque boumque labores* = p. 45 : « tout ce mal que les hommes et les **bœufs** se sont donné » (//I, v. 325 = p. 57 : « le haut éther fond et noie dans un déluge énorme les riches semailles et les travaux des bœufs » ; III, v. 525 : *quid labor aut benefacta iuuant ?* = p. 140 : « Que leur servent leur labeur et leurs bienfaits ? »).

I, v. 150 : *et frumentis labor additus* = p. 47 : « bientôt les **blés** aussi connurent la maladie »

II, v. 343 : *nec res hunc tenerae possent perferre laborem...* = p. 93 : « les tendres **êtres** ne pourraient supporter leur peine... »

II, v. 372 : *frons tenera imprudensque laborum* = p. 94 : « quand le **feuillage** (de la vigne) est tendre et ignore les épreuves qui le guettent ».

III, v. 97-8 : *frustraque laborem / ingratum trahit* = p. 116 : (le vieux **cheval**) « traîne en vain un labeur ingrat ». (// III, v. 118 ; 127 ; 182).

III, v. 452 : *fortuna laborum* = p. 136 : « remède... contre les complications » des maladies des **brebis**.

IV, 156-7 : *aestate laborem / experiuntur* = p. 154 : (les **abeilles**) « s'adonnent l'été au travail »

IV, 184 : *labor omnibus unus* = p. 155-6 : (les **abeilles**) « toutes reprennent le travail en même temps »

b. Sociétés naturelles

12 – Aristote, *Histoire des animaux* (trad. J. Barthélémy-Saint-Hilaire, 1883), I, 1, 20 :

« Les animaux qui forment des sociétés sont ceux qui ont à faire un travail identique et commun; mais tous les animaux vivant en troupes ne forment pas des sociétés dans ce but. Au contraire, l'homme, l'abeille, (10) la guêpe, la fourmi, la grue forment des sociétés de ce genre; et de ces sociétés, les unes ont un chef, tandis que les autres n'en ont pas. Ainsi, la grue et l'espèce des abeilles ont un chef, tandis que les fourmis et tant d'autres n'en ont pas. »

13 – Aristote, *Les Politiques* (trad. de Pierre Pellegrin, GF, 1993) :

I, 2, 9-11 : « Il est manifeste, à partir de cela, que la cité fait partie des choses naturelles, et que l'homme est par nature un animal politique. (...) C'est pourquoi il est évident que l'homme est un animal politique plus que n'importe quelle abeille et que n'importe quel animal grégaire. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or seul parmi les animaux l'homme a un langage. Certes la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de se les signifier mutuellement. Mais le langage existe en vue de manifester l'avantageux et le nuisible, et par suite aussi le juste et l'injuste ».

14 – Virg. G. p. 61-63 (IV, v. 3-5) :

« Je t'offrirai en de petits objets un spectacle admirable : je te dirai les chefs magnanimes, et tour à tour les mœurs de la nation entière, ses passions, ses peuples, ses combats ».

15 – Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* (éd. et trad. par J. Jouanna, CUF) :

XII (1) Je veux exposer maintenant, au sujet de l'Asie et de l'Europe, à quel point elles diffèrent l'une de l'autre à tous égards, et en particulier, à propos de l'aspect physique de peuples, en quoi ils se distinguent et ne se ressemblent point entre eux (...). **(2)** Je dis que l'Asie diffère au plus haut point de l'Europe par la nature de toutes choses, aussi bien des plantes qui poussent du sol que des hommes. Car tout vient beaucoup plus beau et plus grand en Asie ; ce pays est plus doux que l'autre, et les caractères des hommes y sont plus amènes et plus faciles. **(3)** La cause en est le **mélange tempéré des saisons**, parce que l'Asie est située à égale distance des levers du soleil, du côté de l'orient, et à une plus grande distance du froid. Or ce qui contribue le plus à la croissance et à la douceur dans tous les domaines, c'est quand rien n'est

prédominant avec violence mais que règne en tout l'égalité. (...) **(5)** Quant aux habitants, il est normal qu'ils soient bien en chair, les plus beaux de corps, les plus grands de taille et les moins différents entre eux aussi bien pour le corps que pour la taille. **(6)** Et il est normal que cette contrée se rapproche le plus du printemps par la modération naturelle des saisons. **Mais le courage, l'endurance, le goût de l'effort et la fougue ne sauraient exister en une telle nature** < ... > **(7)** ni d'une même espèce ni d'une autre espèce, mais il est nécessaire que le plaisir l'emporte.

16 – Virg. G. p. 65 (I, v. 463-5) :

« Le soleil ! qui oserait le traiter d'imposteur ? Lui, qui nous avertit souvent que d'obscurs tumultes nous menacent et que couvent sourdement la trahison et les guerres ! ».

III - Les conditions d'une vie bonne ?

a. Peut-on sauver le rossignol ?

17 – Virg. G. p. 86 (II, v. 207-210) :

« Telle encore cette terre, d'où le laboureur irrité (*iratus... arator*) a fait disparaître une forêt, abattant des bocages longtemps inutiles et arrachant jusqu'au bout de leurs racines les antiques demeures des oiseaux (*antiquas domos avium*) : eux ont abandonné leurs nids pour fuir dans les airs, mais la plaine inculte a brillé sous le soc de la charrue ».

18 – Virg. G. p. 174 (IV, v. 511-5) :

« Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle (ou : le rossignol) gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur (*durus arator*) aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes : elle, passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplît au loin l'espace ».

19 – Virg. G. p. 174-175 :

« Les mères des Cicones, voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs (*sparsere per agros*) ses membres en lambeaux ».

b. La voie de la sobriété, un moindre mal :

20 – Sénèque, Lettres à Lucilius, 90 (trad. M. Charpentier et M. Lemaistre, 1860) :

« Jusque-là je suis de l'avis de Posidonius ; mais je ne puis accorder que les arts qui sont d'un usage journalier à l'homme aient été inventés par les philosophes ; c'est un honneur que je ne ferai jamais au travail manuel. "Les hommes, dit-il, répandus çà et là, habitaient dans des tanières, dans les cavités des rochers, ou bien dans le tronc de quelques arbres creusés par le temps, quand la philosophie leur apprit à se construire des maisons". Pour moi, je pense que la philosophie n'a pas plus imaginé ces échafaudages de maisons s'élevant les unes sur les autres, et de villes pesant les unes sur les autres, qu'elle n'a inventé ces viviers où l'on enferme les poissons, pour que la gourmandise ne coure pas les risques des tempêtes, et pour qu'au milieu des plus grandes fureurs de la mer, le luxe ait ses ports assurés, où il engraisse des poissons de toute espèce. Quoi ! ce serait la philosophie qui aurait enseigné aux hommes l'usage des dés, des serrures ! Et qu'eût-ce été, sinon donner le signal à l'avarice ? Ce serait la

philosophie qui aurait suspendu ces toits menaçants sous lesquels il y a tant de danger à habiter ! comme s'il ne suffisait pas de s'abriter au hasard, de trouver, sans art et sans difficulté, quelque asile naturel pour s'y réfugier ? Croyez-moi, cet âge heureux n'avait point d'architectes. C'est avec le luxe seul que sont nés l'art d'équarrir les poutres et de diriger la scie à volonté pour diviser plus régulièrement le bois : "Car les premiers mortels fendaient le bois avec des coins". »

21 – Virg. G. p. 97 (II, v. 412-3) :

« Fais l'éloge des vastes domaines, cultives-en un petit ».

22 – Virg. G. p. 152 (IV, v. 130-3) :

« Là pourtant, au milieu de broussailles, il avait planté des légumes espacés, que bordaient des lis blancs, des verveines et le comestible pavot ; avec ces richesses, il s'égalait, dans son âme, aux rois ».

23 – Virg. G. p. 99-100 (II, v. 458-474) :

« Ô trop fortunés, s'ils connaissaient leurs biens, les cultivateurs ! Eux qui, loin des discordes armées, voient la très juste terre leur verser de son sol une nourriture facile. S'ils n'ont pas une haute demeure dont les superbes portes vomissent tous les matins un énorme flot de clients venus pour les saluer ; s'ils ne sont pas ébahis par des battants incrustés d'une belle écaille, ni par des étoffes où l'or se joue (...) ; du moins un repos assuré, une vie qui ne sait point les tromper (*nescia fallere uita*), riche en ressources variées (...). Là où ils vivent sont les fourrés et les repaires des bêtes sauvages, une jeunesse dure aux travaux et habituée à peu, le culte des dieux et le respect des pères ; c'est chez eux qu'en quittant les terres la Justice laissa la trace de ses derniers pas ».